

LE PASSE-TEMPS

ET LE PARTERRE

RÉUNIS

JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Littérature - Beaux-Arts - Musique - Biographies - Nouvelles

ABONNEMENTS

Six Mois..... 3 fr.
Un An..... 5 »

Rédaction et Administration : 14, rue Confort, LYON

Y. FOURNIER, Directeur

ANNONCES

Annonces..... la ligne 0.50
Réclames..... — 1 »

SOMMAIRE

Causerie. — Les Livres : <i>La Réforme de l'Orthographe</i>	Pierre BATAILLE.
Echos artistiques.....	X.
Concerts Bellecour.....	L. M.
Lettre Parisienne : <i>A propos d'un mot historique</i>	Arsène ALEXANDRE.
L'Enfant (nouvelle).....	M. SISLEY.
Libre chronique : <i>Cris Persans</i>	FRANC-SILLON.
Anciens Elèves.....	Eugène FOURRIER.
Esprit des autres.....	X...
Bibliographie.....	X...
Spectacles et Concerts.....	X...
Bulletin Financier.....	X...



CAUSERIE

La Réforme de l'Orthographe

La réforme de l'orthographe vient de faire un pas en avant.

Je dis « un pas » et non « une enjambée » comme l'aurait assurément souhaité notre confrère *Le Réformiste* qui — depuis plusieurs années — s'évertue à rompre hebdomadairement des lances contre la tyrannie de la grammaire française.

Le moment n'est pas encore venu où il sera loisible d'écrire comme on parle. Il est même à souhaiter que l'application du système phonétique soit reportée à une époque indéterminée, voire même aux calendes grecques, en dépit du talent incontestable que M. Jean Barrès met à en faire ressortir les multiples et inappréciables avantages.

On a beau avoir du talent — et de l'esprit par-dessus le marché — il est impossible de lutter avec avantage contre

cette objection, que nous avons en France der accents multiples, qu'un Breton n'a pas la même prononciation qu'un Provençal, et qu'un mot écrit par le premier, tel qu'il le prononce, risquerait fort de n'être pas compris par le second.

On peut reprocher aussi à l'orthographe phonétique d'augmenter les homonymies au lieu de les diminuer : écrire *paon*, par exemple, comme *pan* de mur ou *pan* d'habit, cela me paraît correspondre assez mal à la clarté si bruyamment promise.

Ah ! s'il ne s'agissait que de corriger quelques-uns des illogismes de l'orthographe actuelle, personne n'y verrait grand mal et — pour ma part — je serais des premiers à m'en réjouir ; mais défigurer, de fond en comble, une langue qui a une forme bien définie, des règles consacrées par l'usage, une élégance que nos grands écrivains ont travaillé à mettre en évidence, à laquelle les étrangers eux-mêmes se plaisent à rendre hommage et cela, sous l'unique prétexte que cette orthographe est difficile à apprendre, c'est faire chèrement payer — ce me semble — la prime qu'on veut accorder à l'ignorance.

Il faut aussi tenir compte de l'objection esthétique. Envisageant, par avance, le résultat des réformes réclamées, la *Revue Scientifique* — bien qu'entrée dans le mouvement — reconnaît que « pendant quelque temps — toujours peut-être — nos habitudes invétérées seront troublées et troublées d'une manière assez grave. Nous aurons grand peine à nous habituer à un aspect des mots différent de l'aspect que nous connaissons. Cela est de toute évidence. *Animaus empoisonnés avec du fosfore dans une pharmacie*, cela fait un effet assez étrange et fort désagréable. Nul ne l'ignore moins que nous ».

« Mais, quoi ! — s'empresse de conclure la docte Revue — il s'agit de faire à l'intérêt général un sacrifice momentané. Les hommes de notre génération en souffriront quelque peu. Qu'ils se consolent en pensant qu'ils auront rendu service aux générations qui leur succéderont ».

Comme consolation, il faut avouer que c'est maigre !

Un de mes bons amis, le charmant écrivain qui signe des initiales M. J. (Monsieur Josse) ses articles au supplément du *Lyon-Républicain*, a expliqué — en termes clairs et précis — ce qu'il faut entendre par ces mots : Réforme de l'orthographe.

« La réforme de l'orthographe, autrement que par l'usage, accomplie tout d'une pièce et d'une façon systématique, est bien d'une époque où l'on prétend tout résoudre d'une manière scientifique, classer les choses de l'esprit comme les plantes d'un herbier et les analyser comme des minerais.

« En l'état une discussion est difficile parce que l'accord n'est pas fait sur la question : ce que les uns appellent réforme est la suppression totale de ce que nous avons appelé jusqu'à présent l'orthographe ; pour d'autres, c'est seulement la simplification de l'orthographe, pour d'autres, enfin, c'est une façon plus logique d'orthographier, ou bien un retour aux formes anciennes, dénaturées, du XVII^e siècle.

« En deux mots, il y a le camp des ignorants et le camp des savants ».

Pour l'instant, il ne s'agit que de quelques modifications orthographiques auxquelles s'est arrêtée une commission spéciale nommée par le ministre de l'Instruction publique à la date du 15 janvier dernier.

Cette commission, composée de MM. Gaston Paris, Gréard, Croizet, Paul Meyer, Bernès, Clairin, Devinat et Comte, après avoir adopté les conclusions de M. Clairin, son rapporteur, les a fait adopter, le 21 juillet, par le Conseil supérieur de l'Instruction publique.

La sanction ministérielle ne s'est pas fait attendre : M. Leygues vient de faire paraître à l'*Officiel* un arrêté rendant exécutoire la plupart de ces conclusions.

Cette première mesure — écrit M. Barrès — établit dans l'orthographe académique une petite brèche, qui, en s'agrandissant, laissera passer toutes les réformes, que réclament la science et la logique.

La logique — on le voit — a bon dos.

En faisant consacrer son travail par le grand maître de l'Université — et cela, avec une célérité qu'on rencontre rarement dans les sphères gouvernementales (cliché 263) — la Commission a voulu obliger les examinateurs des enseignements primaire et secondaire à se montrer plus tolérants pour les examinés.

Ma prochaine causerie montrera jusqu'où va cette tolérance.

Pierre BATAILLE.

Echos Artistiques

Nos artistes :

A l'Opéra-Comique, Mlle Poussonnel, la charmante lauréate de nos derniers concours du Conservatoire, vient de chanter avec succès, sous le nom de Sonelly, le rôle d'Hansel, où elle a remplacé Mlle de Craponne dans l'opéra d'Humperdinck.

En présence de la diminution des recettes causée par les chaleurs caniculaires que nous traversons, l'Opéra a dû supprimer les représentations du jeudi.

Le Théâtre de la Porte Saint-Martin vient de faire sa réouverture avec Coquelin... dans *Cyrano de Bergerac*.

Histoire de changer un peu !

M. Albert Carré, directeur de l'Opéra-Comique, vient de composer pour la saison prochaine une troupe dans laquelle figurent plusieurs de nos anciens artistes du Grand-Théâtre.

En tête les noms de Mmes Calvé et Delna, de M. Fugère, engagé pour toute la durée de la saison théâtrale ; de Mme Rose Caron et de M. Victor Maurel, engagés pour une série de représentations.

Aux noms de ces artistes il faut joindre ceux de Mme Bréjean-Gravière, Deschamps-Jehin, Guiraudon, Marthe Rioton, Lise Landouzy, Garden, C. Mas-

tio. Tiphaine, Marié de L'Isle, Eyreams de Craponne, Courtenay, Bressler-Gianoli, Esther Chevalier, Pierron, Delorn, Vilma, Dhumon, Darmières, de MM. Maréchal, Edmond Clément, Léon Beyle, Carbonne, Jean Périer, Albers, Delvoye, Cazeneuve, Dufrane, Vieuille, Gresse, Belhomme, Boudouresque, Vianenc, Rothier, Jacquin, Alard, Huberdean, Grivot, Gourdon, Mesmaecker, etc.

M. Albert Carré se prépare à monter l'*Armide*, de Glück, avec Mlle Calvé et M. Van Dyck. Auparavant, l'*Ouragan*, d'Alfred Bruneau, et le *William Rattiliff*, de Xavier Leroux, verront le feu de la rampe.

Après M. Gunzbourg, on vient de décorer de la légion d'honneur, M. Schurmann, le fameux impresario hollandais. Celui-ci a promené dès 1880 Mme Sarah Bernhardt dans l'univers. Il dirigea aussi les tournées de Coquelin en Autriche et en Russie, de l'Odéon en Hollande, de Mme Favart en Espagne et en Portugal, de l'orchestre Lamoureux en Belgique et en Angleterre, de Mmes Duse, Granier, Judic et M. Antoine.

Le théâtre khédivial du Caire continuera à être français.

La Société artistique d'Egypte vient en effet d'obtenir la concession de ce théâtre pour deux années, 1901 et 1902. La saison prochaine sera exclusivement française : grand opéra et comique.

Parmi les artistes engagés jusqu'ici figurent : Mmes Lina Paccary, Lucette Korsow, Charlotte Wyns ; MM. Cossira, Dufour et Boussa.

Pour la troupe de comédie, on ne connaît encore que le nom de Jane Hading, mais ce nom seul indique un brillant programme.

Le 28 août prochain, il y aura cinquante ans que *Lohengrin* fut représenté pour la première fois, à Weimar, sous la direction de Franz Liszt.

C'est le jour anniversaire de la naissance de Goethe que Liszt avait choisi, de propos délibéré, pour la première d'un ouvrage qu'il admirait de toutes ses forces et taxait de chef-d'œuvre unique et incomparable. Il hésita pendant près d'une année à le représenter, tant il craignait que l'interprétation ne fût pas à la hauteur de *Lohengrin*. Wagner réclama énergiquement contre ce retard et somma Liszt de tenir son engagement.

Les préparatifs pour cette grande première furent très importants. Liszt dirigea en personne toutes les répétitions et n'épargna aucune peine pour que l'œuvre fût intégralement exécutée. « Il y a peu d'exemples dans l'histoire de l'art », dit Maurice Kufferath dans son beau livre sur *Lohengrin*, « d'un mouvement, d'une énergie, d'une persévérance, d'un désintéressement pareils à ceux dont ce grand artiste fit preuve en la circonstance ».

L'intendance du théâtre se « fendit » de 2.000 thalers (7.500 francs) pour la mise en scène, ce qui ne s'était encore

jamais vu à Weimar. Bref, la représentation eut lieu en présence de la cour et d'un nombreux auditoire. Le public applaudit l'ouvrage, mais la critique en dit pis que pendre.

Cette première représentation dura plus de cinq heures.

Concerts Bellecour

Par suite du mauvais temps, la fête artistique qui devait avoir lieu mardi a été renvoyée à mercredi. Elle nous a permis d'entendre de nouveau Mlle Duquesne, 1^{er} prix de notre Conservatoire, dans le grand air de *Patrie*, de Paladilhe et la Berceuse de *Jocelyn*, de B. Godard. L'excellente artiste a interprété ces deux morceaux avec le sentiment profondément dramatique qu'on lui connaît. La partie musicale comprenait, entre autres numéros, l'*Arlésienne*, de Bizet ; *Egmont*, de Beethoven et la 1^{re} audition de *Chant d'Allégresse*, grande valse de Fairbach.

La fête de vendredi nous a procuré le plaisir d'applaudir Mlle Mineur, chanteuse légère de l'Opéra-Comique dans le grand air de *Rigoletto* et les difficiles variations de la *Reine Topaze* de Victor Massé.

L'Harmonie Lyonnaise, qui tient le premier rang parmi nos sociétés vocales, a magnifiquement interprété le chœur des Pèlerins de *Thannhauser*, une des plus remarquables productions de Richard Wagner, et le *Beau Danube bleu*, la grande valse populaire de Strauss, exécutée avec accompagnement d'orchestre.

La composition du programme de cette belle soirée ne laissait rien à désirer avec la *Marche triomphale* de Joncières (1^{re} audition) ; l'ouverture du *Capitaine Fracasse*, de Pessard ; *Messidor*, l'entr'acte symphonique de Bruneau ; *Suite d'orchestre*, rêverie et kermesse de Garcin ; la pavane de *Proserpine*, de Saint-Saëns, et l'air de ballet de *Pierrette*, de Chaminade (1^{re} audition).

En résumé, je constate que les Concerts Bellecour continuent à se tenir, cette année, à un niveau artistique qu'ils n'ont jamais atteint au cours des années précédentes.

L. M.

Lettre Parisienne

A propos d'un mot historique.

Chacun sait que les « mots historiques » ou soi disant tels, sont toujours ou presque toujours inventés après coup. Les gens qui jouent le principal rôle dans quelque grand événement, d'abord ne s'en doutent pas la plupart du temps.

puis, lorsqu'ils s'en doutent, ont trop à faire pour s'amuser à chercher des mots à effet.

C'est pourquoi il est tout à fait probable que ce sont les grincheux qui ont raison lorsqu'ils disent que Napoléon, Mirabeau, Cambronne, Louis XIV et beaucoup d'autres gens en vue, même parmi ceux dont c'était la spécialité de « faire des mots », n'ont pas prononcé exactement ceux qu'on leur attribue.

Peut-être y ont-ils pensé ; mais trop tard. Cela nous arrive à nous-mêmes, qui ne sommes pas d'aussi illustres personnages. Lorsque nous nous trouvons dans une situation difficile ou en présence d'un homme qui nous dit quelque chose de piquant, nous avons une réponse merveilleuse de finesse, de justesse, d'à-propos, de malice, d'éloquence, lorsque notre adversaire n'est plus en notre présence ou lorsque le rideau est baissé sur le petit drame. Nous trouvons admirablement ce que nous aurions dû dire. C'est ce qu'on appelle en un terme imagé et très spirituel : *l'esprit de l'escalier*.

Seulement il nous arrive parfois, oh ! bien innocemment, de transformer une chose que nous aurions pu dire en une chose que nous avons dite. Cet effet de l'imagination, d'ailleurs très sincère, devient encore plus saisissant lorsque les historiens se mettent au lieu et place des héros de l'aventure. Ces héros sont morts et l'historien se dit qu'ils ne pourraient être que flattés qu'on les suppose capables d'avoir un tel langage. D'où les mots historiques.

Cependant il semble bien que nous ayons, il y a deux ans ou peut-être moins, assisté à un vrai mot historique, et c'est ce pauvre roi Humbert qui paraît l'avoir bel et bien prononcé lorsqu'il faillit être victime d'un premier essai d'attentat anarchiste. Un homme l'avait abordé, un poignard à la main et le poignard n'était pas plus en carton que celui qui frappa le Président Carnot ou la malheureuse impératrice d'Autriche. L'homme n'avait pas l'intention de se nettoyer simplement les ongles avec. Humbert détourna lui-même le coup et dit, avec beaucoup de sang-froid ce mot qui aujourd'hui devient d'une éloquence lugubre : « Que voulez-vous ? Ce sont les petits inconvénients du métier ». On a beaucoup rappelé cette parole au lendemain de la mort du roi d'Italie. Elle a été réellement prononcée ; elle était en elle-même pleine d'une certaine bonhomie courageuse qui n'était pas sans séduction. Nous aimons les gens braves dans quelque situation que le sort les ait placés et quelque « métier » que leur destinée leur fasse exercer.

C'est donc un « mot historique » dans toute la force du terme.

Mais indépendamment de l'intérêt que ce mot emprunte à la situation particulière du roi, il prend une force et une ampleur singulière par la vérité générale qu'il exprime et résume. On peut dire, en effet, qu'aujourd'hui, le « métier » de roi est vraiment difficile à exercer et qu'il entraîne beaucoup plus de petits et même de grands inconvénients que d'avantages réellement enviables.

Il est même extraordinaire que ce métier soit encore aussi recherché étant donnés les périls et les tracasseries auxquels il expose. Jetez les yeux autour de vous et vous verrez combien le mot du roi Humbert est à la fois ironique et vrai. C'est bien le mot déjà d'un vétéran dans la profession de régner.

Le chef de l'immense empire russe est jeune, il est sympathique ; il est ami de la paix et désireux du bonheur de son peuple. Cependant nul ne peut dire qu'un jour les nihilistes ne chercheront pas à l'atteindre. De toute façon, il connaît peu les charmes de la liberté, et lorsqu'il visita la France, il ne le put faire qu'environné de troupes, au milieu de six cent mille personnes, ce qui est vraiment peu agréable lorsqu'on aime à se promener tranquillement, les mains dans les poches, en pleine solitude. La solitude autour des souverains est simplement un cercle plus ou moins grand de surveillance.

L'Empereur d'Allemagne est peut-être le seul, à l'heure actuelle, qui ne connaisse pas ces inconvénients du métier de régner. La compagnie incessante des soldats ne l'ennuie pas, puisqu'il est soldat lui-même et l'obligation de toujours être comme en représentation ne le fatigue point, puisque c'est son goût particulier. Il est le souverain le mieux défendu du monde justement parce qu'il serait celui qui aurait le moins besoin de défense, l'Allemagne n'étant pas une terre de régicides. Ainsi va « l'ironie du métier ». Ceux qui n'auraient pas besoin d'être gardés le sont trop ; ceux qui en auraient besoin le sont mal.

Mais qui, cependant, aurait pu croire qu'une femme eût besoin d'être entourée d'hommes armés comme un tyran ? Qui aurait supposé que l'impératrice d'Autriche, qui n'avait jamais montré que de la douceur et de la bonté, trouverait sur son passage un assassin comme Lucheni ?

En Italie, nous venons trop de voir combien les inconvénients du métier peuvent devenir tragiques.

En Espagne, la situation du jeune roi n'est pas à envier, car il vit au milieu d'un

ennui terrible et certainement le sort d'un jeune vagabond, libre et insouciant est plus enviable que celui de ce jeune prisonnier. Son père ne put guère non plus jouir des plaisirs de la vie ni connaître la joie de créer, d'agir de se donner du mouvement que le moindre chef d'une maison industrielle ressent tous les jours.

En Serbie, un roi ne peut pas se marier à son gré sans que la presse de l'Univers s'occupe de ses affaires privées pour en faire des gorges chaudes et sans que ses ministres et son père lui-même donnent leur démission. Comme c'est agréable.

Enfin, en jetant les yeux de tous côtés, on verrait que les présidents de républiques sont lotis tout comme les souverains et on ne trouverait guère peut-être que le roi de Suède qui soit, comme on dit, le moins gêné dans les entourures.

La morale de tout cela c'est que « le « métier » comporte de si grands « inconvénients » que nous devons nous estimer heureux de ne pas l'exercer. Il y a longtemps que le poète a écrit : Pour vivre heureux vivons caché ». Ce fut l'avls de cet archiduc autrichien qui ayant vu de trop près les avantages et les ennuis du métier, changea tranquillement de nom, épousa la femme qui lui plaisait et s'en alla courir, le monde ou faire semblant de le courir de telle habile façon que personne ne s'est plus jamais occupé de lui et ne sait ce qu'il est devenu.

Arsène ALEXANDRE.

L'ENFANT

(NOUVELLE)

A Monsieur et Madame BLIN

M. Allain était un ancien avoué de province dont l'étude avait périéclité, à cause de ses opinions politiques. Obligé de vendre sa charge, il avait considéré Paris comme un port de salut, et était venu y échouer, ainsi que tant d'autres, avec sa femme et sa fille, Jeanne, destinée désormais au professorat du piano. Une modeste place, obtenue par le père, à force de démarches, garantissait à peine cette famille de la misère. La mère, habituée à l'aisance, ne cessait de se plaindre et semblait avoir pris à tâche de semer autour d'elle le découragement. Aussi son pauvre mari ne put-il pas longtemps supporter la lourde charge sous laquelle se débattaient ses forces : il mourut, deux ans après son arrivée dans cette ville de ressources, où celui qui n'en a pas meurt de faim, mieux que partout ailleurs. Jeanne Allain fut donc obligée de donner des leçons. Heureusement, grâce à des recommen-

BON-PRIME

Tout lecteur qui enverra ce Bon-Prime, accompagné de 2 fr. 50 au directeur du Service central de la Presse (13, faubourg Montmartre Paris), recevra franco par la poste :

1° Le **Guide Bleu illustré des Alpes françaises**, par JUGE, avec 32 vues photographiques (vol. in-12 relié cuir souple bleu, tête dorée) dont le prix en librairie est de 7 francs.

De même il peut recevoir, s'il le préfère, moyennant 1 fr. 50 l'un des quatre volumes suivants (ou les quatre réunis moyennant 4 fr. 65) savoir :

1° Les **Abus des Hussiers**, de LORTI, avec préface d'Alphonse Humbert, député de Paris (coût en librairie 2 fr.).

2° La **Rebellion Arménienne**, son origine, son but, par le vicomte R. DES COURSONS (coût en librairie 2 fr.).

3° La **Guerre de l'Indépendance grecque**, par Alfred LEMAITRE (coût en librairie 2 fr. 50).

4° Notes sur la **Question d'Orient**, par O. de BESOBRAZOW.

THÉ

DES

MANDARINS

QUALITÉ EXTRA SUPÉRIEURE

250 grammes.....	2.50
125 —	1.50
50 —	0.60
Le kilo.....	9.50
500 grammes.....	4.75

DÉPOT GÉNÉRAL :

6, Rue de Jussieu, 6
LYON

UN MONSIEUR

offre gratuitement de faire connaître à tous ceux qui sont atteints d'une maladie de la peau : dartres, eczémas, boutons, démangeaisons, bronchites chroniques, maladies de la poitrine, de l'estomac et de la vessie, de rhumatismes, un moyen infailliable de se guérir promptement ainsi qu'il l'a été radicalement lui-même après avoir souffert et essayé en vain tous les remèdes préconisés. Cette offre, dont on appréciera le but humanitaire, est la conséquence d'un vœu.

Ecrire par lettre ou par carte postale à M. VINCENT, place Victor-Hugo, à Grenoble, qui répondra gratis et franco par courrier et enverra les indications demandées.

dations, nombre de portes aristocratiques s'ouvrirent devant elle. Singulière ironie du destin, ce qui avait causé la ruine de son père, ses opinions, devint pour elle un élément de succès. Elle fut appelée, entre autres, chez les de Maubeuge, pour faire l'éducation musicale du plus jeune fils, Raoul. Ce jeune homme délicat, anémique, névrosé, était la passion de sa mère, femme sèche, hautaine et pour laquelle tout ce qui ne portait pas la particule n'existait pas. M. de Maubeuge, complètement effacé depuis le jour de son mariage, laissait sa femme penser et agir pour lui; il aimait la paix et ne l'avait eue qu'à cette condition. Gaston de Maubeuge, le fils aîné, formait le plus parfait contraste avec son cadet. Il avait trente ans, des traits virils, empreints d'une grande distinction, le regard doux et hardi, la taille souple, la démarche élégante et ferme. La fortune aidant, nombreux et faciles avaient été ses succès. La jeunesse dorée qui vit entre le Bois, les courses, le club et les coulisses, le citait comme une de ses gloires. C'était un assez mauvais sujet. Cependant un orgueil excessif et une délicatesse native l'avaient empêché de laisser son cœur au milieu de cette débauche.

Jeanne avait vingt ans. Ses cheveux blonds, légers et fins formaient une auréole autour de son visage virginal.

On eût dit une aurore de printemps encadrée d'un rayon de soleil; sa silhouette était fière et distinguée. Les heures de leçons de son frère ramenaient inmanquablement Gaston chez lui.

Raoul était tellement passionné de musique qu'il fallut que Jeanne vint tous les jours. Ce qui devait fatalement arriver, arriva. Gaston fit la cour à Jeanne, cour de doux regards, de paroles caressantes, transformées peu à peu en un langage plus chaud, plus enveloppant: il était amoureux. La pauvre enfant, ignorante de la vie, isolée d'affection, ne pouvant se confier à une mère égoïste et dolente, sentit son cœur s'ouvrir à ce doux rayon qui l'illuminait. C'était une bouffée d'air dans une existence sans joie, étouffée chaque jour par un labeur monotone. Elle aima, et comme chez elle tout était pur, elle se donna sans calcul, sans arrière-pensée, dans un élan de générosité et d'amour. Un enfant fut la terrible conséquence de cet abandon.

Et sa position! et le monde! Il fallut partir, se cacher, prétexter un voyage pour achever la liquidation de son père, ensuite laisser l'enfant plusieurs années chez sa nourrice. Raoul, de plus en plus miné par la langueur, mourut presque à ce moment. Ce fut pour Mme de

Maubeuge un coup mortel. La maison devint funèbre. Gaston était un honnête homme, il ne confondit pas sa liaison nouvelle avec ses anciennes aventures; le sentiment de la responsabilité paternelle envahit son âme, en même temps que celui de la juste réparation, il résolut de s'en ouvrir à sa mère coûte que coûte, et de lui demander son consentement pour épouser Jeanne Allaix. Il lui avoua tout, sans qu'elle proférât une seule parole, puis tout à coup se levant d'un bond:

— Que dites-vous? lui dit-elle, accompagnant ces mots d'un regard d'acier et d'un accent de mépris. Une maîtresse de piano? Est-ce qu'on épouse ces filles-là? et elle sortit, laissant Gaston immobile et désespéré.

Néanmoins, il n'abandonna pas son projet. Il changea de vie, travailla les sciences qu'il aimait, continua ses visites quotidiennes à Jeanne, alla avec elle voir l'enfant dont il était le soi-disant parrain. René grandissait, il devenait joli et annonçait beaucoup d'intelligence. Son père et sa mère en étaient fous. Chose étrange, sa figure était trait pour trait celle du pauvre Raoul, mêmes cheveux noirs bouclés, mêmes yeux bleus profonds et rêveurs.

Il rentra chez sa mère. Ce fut pour tous le fils qu'une amie intime lui avait légué en mourant. Gaston eut une idée: il fit faire la miniature de René et un jour du fatal anniversaire que Mme de Maubeuge était plus encore que de coutume prostée, dans ses regrets avec de grandes précautions, il la lui montra.

— Ma mère! reconnaissez-vous ce portrait? dit-il. La statue de pierre qu'était cette femme sembla s'effondrer à cette vue; la tête renversée en arrière, les yeux clos, les dents serrées, on eût dit qu'elle était morte. Gaston, effrayé, sonna les domestiques et envoya chercher le docteur.

La miniature avait roulé à terre, il la ramassa précipitamment et la cacha.

Le docteur le rassura, fit une ordonnance, prescrivit le calme et le repos. La malade avait la fièvre et le délire.

Il revint chaque jour, constatant dans son état une amélioration sensible: Ce n'était qu'un ébranlement nerveux.

Gaston ne quittait pas sa mère, se reprochant son imprudence.

Enfin Mme de Maubeuge entra en convalescence, ne ressentant plus qu'une grande faiblesse et une sorte d'interruption dans la mémoire. Que s'était-il passé? D'où venait cette crise? Quelle en était la cause?

Plusieurs fois Gaston avait éludé ces questions, mais une frayeur s'était em-

parée de Mme de Maubeuge ; elle craignait la paralysie, force fut donc de la rassurer et de lui révéler que seule une émotion avait produit cet accident.

Quelle émotion ?

Tout à coup, se redressant sur son lit, et regardant fixement Gaston.

— Raoul, s'écria-t-elle... son portrait. Je veux le voir.

— Mère, dit Gaston effrayé, ne pensez pas à cela, c'est une illusion de la fièvre.

— Non, non, montrez-le moi ! Je le veux.

Gaston tremblant fut forcé d'obéir :

Les yeux pleins de larmes, elle contempla longtemps ces traits chéris.

Qui est-ce ? dit-elle enfin ; c'est Raoul, mais plus enfant.

Gaston étreint par l'émotion, ne répondait pas.

— Qui est-ce ? je veux le savoir.

— Mère, c'est mon fils, et se jetant à genoux, il couvrit de baisers les mains de sa mère.

— Qu'il est joli ! reprit-elle après un silence... il faudra me l'amener.

Huit jours après, René faisait son entrée dans le salon de Maubeuge.

Habitué aux caresses et avec cette confiance qui rend l'enfance si sympathique, il alla de lui-même, tout droit, au fauteuil de la douairière, et l'embrassa tendrement. Quelle caresse ! et quelle résurrection pour ce pauvre cœur !

Il fallut qu'il vint tous les jours. Cela dura plusieurs mois. Son babil enfantin amusait, rajouvissait ces deux pauvres vieux. M. de Maubeuge avait tout appris. C'était à qui le gâterait, le cajolerait. On ne parlait jamais de Jeanne.

Tout à coup René tomba malade, une broncho-pneumonie, danger de mort.

Gaston venait journellement donner des nouvelles, mais la tristesse, l'inquiétude avaient remplacé l'enfant.

Mme de Maubeuge n'y put plus tenir.

— Allons voir René, dit-elle à M. de Maubeuge.

— Comment ! vous voulez...

— Allons-y, vous dis-je.

Le danger était imminent, le docteur ne répondait de rien.

— Madame, dit Mme de Maubeuge à Jeanne, avez-vous un lit à me donner, je resterai.

Jeanne donna sa chambre. Tant que dura la maladie, la mère de Gaston se fit garde-malade, soignant, veillant, ne reculant devant aucune fatigue. Quand René fut guéri, il l'embrassait, la caressait, c'était trop à la fin.

— Madame, dit-elle à Jeanne, je ne

peux plus me passer de René, il sera plus simple que nous habitions tous ensemble. Voulez-vous être ma fille ? Jeanne se précipita dans ses bras et un torrent de larmes fut sa réponse.

La bonne loi naturelle avait vaincu les conventions du monde.

M. SISLEY.

LIBRE CHRONIQUE

Cris Persans

N'en jetez plus, compagnons anarchos, les cours en sont pleines — de vos attentats !

Après l'assassinat de notre voisin Humbert, voilà que le Schah de Perse a failli être immolé, chez nous, par un émule de Bressi, qui désirait garder modestement l'anonyme, son nom rendant un *Salson*.

Au lieu de jeter des *cris persans*, en se voyant viser par son aspirant meurtrier, Mozaffer-ed-Dine a continué tranquillement son excursion... et réclamé la photographie du criminel aveyronnais, qui venait de le rater à bout portant.

Nous supposons que ce monarque peu banal va désormais porter ce cliché sur son cœur, comme porte-veine ; cette épreuve photographique — étant évidemment le plus beau jour de sa vie.

Quelle différence, en tous cas, la mise en scène de cet attentat offre avec celui de Monza — montrant une fois de plus la supériorité de l'article de Paris.

Là-bas : la mort, le deuil, l'affolement des autorités et de l'escorte royale. Ici : le régicide — cueilli sur le marchepied du carrosse, avant d'avoir pu faire jouer la gâchette de son revolver — est enlevé, ligotté et déposé en lieu sûr, avec tous les égards dûs à un gaillard aussi dur à la détente.

Au-delà des Alpes : un général, assis aux côtés de son Roi dans la voiture fatale, et perdant la tête au moment où son sang-froid eût pu sauver la victime en lui faisant un rempart de son corps.

Sur les bords de la Seine : un ministre — plus à poigne que Waldeck-Rousseau lui-même — désarmant l'assassin avec une prestesse et une sûreté de main qu'on ne saurait trop admirer.

Et au lieu du cadavre d'un monarque — si déplorablement occis, qu'on n'a même pu l'embaumer — c'est un potentat guilleret et mieux portant que jamais, qui ouvre son habit à la foule rassurée,

AUX SOURDS Une dame riche, qui a été guérie de sa surdité et de bourdonnements d'oreilles par les Tympan artificiels de l'Institut Nicholson, a remis à cet Institut la somme de 25,000 fr., afin que toutes les personnes sourdes qui n'ont pas les moyens de se procurer les Tympan puissent les avoir gratuitement. S'adresser à l'Institut « Longott », Gunnersbury, Londres, W.

L'ARGUS AUX CENT YEUX

L'*Argus de la Presse* ainsi dénommé, en souvenir de l'Argus aux cent yeux de la Mythologie, est l'office le plus original des temps actuels ; fondé il y a plus de vingt-deux ans, dans le but unique d'adresser à tous les artistes, peintres ou sculpteurs, les petites phrases que consacraient à leurs œuvres, les critiques d'art. L'*Argus de la Presse* s'est rapidement transformé en s'adaptant aux mœurs et aux progrès contemporains ; l'*Argus de la Presse* est devenu le secrétaire autorisé des littérateurs, des artistes, des hommes d'affaires, des hommes politiques, des chefs d'industrie, des maisons de commerce et de toutes les administrations en général.

Plus de dix mille publications différentes y sont dépouillées, chaque semaine, grâce à un personnel, à la sagacité et à l'activité duquel rend hommage le monde de l'intelligence.

Les confrères français et étrangers ont l'objet de soins spéciaux de la part de l'*Argus de la Presse*, qui adresse à ceux-ci plus de deux mille coupures de presse par jour.

Il n'y a qu'un seul *Argus de la Presse* ; il n'y a qu'un seul bureau qui ait le droit de porter ce nom (14, rue Drouot, Paris) ; les bureaux similaires qui existent tant en France qu'à l'Étranger, sont tous postérieurs à l'*Argus* ; leurs titulaires sont en général d'anciens employés de l'*Argus*, que ses soins ont formés.

D'une statistique originale produite par l'*Argus de la Presse*, il ressort que depuis 1879, cet office a répandu dans le monde entier, plus de cent millions d'extraits de journaux.

C'est une belle somme de travail qui a été fournie !

GUÉRISON SURE ET RADICALE

DES

Migraines, Névralgies

PAR LES

DRAGÉES

DES

RR. PP. PRÉMONTRÉS

à base de Valérianate de Zinc

et des principes actifs du Quinquina

DÉPÔT GÉNÉRAL A LYON :

Pharmacie BERTRAND Aîné

FRANÇON Successeur, 21, place Bellecour

Envoi franco contre 3 fr. en timbres ou mandat
Dans toutes les bonnes Pharmacies

ANNUAIRE

GÉNÉRAL

DU

Commerce de Lyon

et du Département du Rhône

EN VENTE

Agence FOURNIER, 14, rue Confort, LYON

PLAN

DE LA

Ville de St-Etienne

Echelle 1/40.000

Dressé par le Service Municipal de la Voirie
(MARS 1898)

1/2 grand aigle, ville et faubourg, 1 fr.

EN VENTE

AGENCE FOURNIER

14, rue Confort. LYON

pour lui montrer qu'il est exempt de trous de balles.

* *

En présence d'un contraste aussi avantageux pour nous, je ne partage nullement les appréciations pessimistes de certains esprits chagrins qui affectent de craindre que cet événement — peu tragique, en somme — éloigne de notre Exposition les Rois et Empereurs tentés auparavant de la visiter.

J'estime, au contraire, que l'exemple encourageant de l'aventure si favorablement advenue au Schah de Perse, ne peut que décider les têtes couronnées à courir une aussi heureuse chance... surtout au prix actuel des tickets d'entrée. Il faudrait vraiment qu'un Sire soit plus pauvre que le Juif-Errant pour ne pas se payer ça !

FRANC-SILLON

ANCIENS ÉLÈVES

Maître Roitel, notaire à Bazoche-la-Grande, reçut une invitation ainsi conçue :

« Les anciens élèves du lycée de Bazoche-la-Grande, habitant Paris, se réuniront le 8 février, à sept heures du soir, à l'Hôtel Cosmopolite ; ils prient leurs camarades de la province de se joindre à eux. Dîner : sept francs par tête, vestiaire compris. »

Le notaire qui s'ennuyait ferme à Bazoche en compagnie d'une moitié jalouse et acariâtre profita de l'occasion pour se rendre à Paris, Bazoche n'étant qu'à deux heures de chemin de fer de la capitale.

Dans un salon de l'Hôtel Cosmopolite,

il trouva un certain nombre de camarades qui, comme lui, avaient répondu à l'invitation.

Un monsieur vêtu d'un habit noir râpé recevait les invités.

C'était le président.

— Chers camarades, dit-il, je crois que nous sommes au complet, passons dans la salle à manger et mettons-nous à table.

Il s'assit à la place d'honneur.

— Placez-vous comme vous voudrez, reprit-il ; afin de conserver à cette réunion son caractère d'intimité, il a été décidé que le tutoiement serait obligatoire, cela nous rappellera l'heureux temps où, sans nous occuper des différences sociales, ignorant les préjugés, insouciantes de l'avenir, nous fraternisions sur les bancs du lycée de Bazoche-la-Grande.

Des applaudissements accueillirent cette décision.

M^e Roitel n'avait pas trouvé une seule figure de connaissance ; il s'assit au hasard entre un gros monsieur sanguin, à l'air commun, à la face rouge violacée, et un grand maigre à la figure ascétique, qui avait l'air malheureux.

Le gros monsieur qui était à sa droite, buvait toujours et lui versait constamment à boire.

— Tu ne bois pas, dit-il à Roitel en lui remplissant son verre.

— Je te remercie, dit le notaire, je ne bois jamais de vin pur.

— En voilà une idée ! moi, je ne bois jamais d'eau.

Le voisin de gauche du notaire ne disait mot et ne perdait pas un coup de dent ; on eût dit qu'il n'avait pas mangé depuis plusieurs jours.

Le repas fut d'abord un peu froid, puis des conversations s'engagèrent ; on se remémora des souvenirs du lycée.

Le gros homme versait toujours à boire au notaire.

— Bois donc ; en voilà une poule mouillée !

M^e Roitel trouvait que son voisin manquait de distinction et d'éducation ; il puait l'alcool et le tabac ; quant à son voisin de gauche, ses habits miséreux annonçaient la gêne.

— Comment t'appelles-tu ? demanda le gros homme.

— Roitel.

— Moi, je m'appelle Sarrart.

Le voisin de gauche se nomma : Prosper Noulet.

Le président se leva.

— Mes chers camarades, dit-il, je bois à Racine.

— A qui qu'y boit ? demanda Sarrart.

— A Racine.

— Qu'est-ce que celui-là ? C'est un de la boîte ?

— Tu ne connais pas Racine ?

— Je ne m'en rappelle pas, dit Sarrart.

Noulet, qui n'avait encore desserré les dents que pour manger, prit la parole.

EXPOSITION DE PARIS

Ne manquez pas de visiter la

BELLE JARDINIÈRE

2, Rue du Pont-Neuf, 2, PARIS

La PLUS GRANDE MAISON de VÊTEMENTS
DU MONDE ENTIER.

VÊTEMENTS

Confectionnés et sur Mesure pour HOMMES, DAMES et ENFANTS

CRÉATION SPÉCIALE POUR 1900

Demandez le **Complet Exposition** VESTON GILET PANTALON **52 fr. 50**

Envoi franco des Catalogues Illustrés et d'Échantillons sur demande

— On ne dit pas je ne m'en rappelle pas, dit-il sévèrement.

— Pourquoi cela ? demanda Sarrart.

— Parce que cela n'est pas français ; on dit je me le rappelle pas.

— Oh ! tu sais, je m'en moque, dit Sarrart.

On trinquait à Racine.

Le président se rassit, visiblement content de lui.

— Après un instant, il se leva.

— Chers camarades, dit-il, je bois à Corneille.

— Corneille ? interrogea Sarrart.

— J'espère que tu t'en souviens ? demanda Roitel.

— Moi, pas du tout ; il n'était pas à la boîte de mon temps.

— Tu ne sais donc rien ?

— Est-ce qu'il est là ?

— Il est mort il y a longtemps !

— Oh ! le pauvre garçon.

Le notaire haussa les épaules.

La président, de plus en plus content de lui, se rassit ; il se leva de nouveau.

— Chers camarades, dit-il, je porte un toast à Molière.

— Va pour Molière, dit Sarrart qui commençait à être éméché ; moi, je ne demande qu'à boire.

Il vida son verre d'un trait.

— Y ne boit qu'aux camarades morts ? demanda-t-il au notaire ; j'espère que tout à l'heure il boira aux vivants.

Le notaire le trouvait décidément par trop ignare.

Très satisfait, le président s'était rassit ; il se leva encore.

— Mes chers amis, dit-il, je lève mon verre en l'honneur de Bourdaloue.

— Bourdaloue ! s'écria Sarrart, je m'en rappelle de celui-là.

— Je me le rappelle, rectifia Noulet.

— Flûte ! dit Sarrart ; Bourdaloue c'était un petit pas beau.

— Vous vous trompez, dit Roitel.

— Toi, tu triches, répliqua Sarrart, tu ne m'as pas tutoyé, je vais te mettre à l'amende.

— Tu fais erreur, reprit Roitel, Bourdaloue est un orateur sacré.

— Un quoi ? Sacré farceur ! tu m'en contes des bourdes, des Bourdaloues !

— Si tu fais des jeux de mots à présent, dit Noulet.

— Pourquoi pas ? on ne l'a pas défendu.

— Combien es-tu resté de temps au lycée, ? demanda le notaire.

— Six ans.

— Et tu ne te rappelles aucun auteur ; qu'est-ce que tu faisais ?

— J'élevais des lézards.

— Cela se voit. Quelle profession exerces-tu ?

— Je suis boucher à Charenton. Mon père voulait faire de moi un avocat, je n'ai jamais rien pu apprendre, j'avais la tête trop dure ; cela ne m'a pas empêché de réussir.

— Tandis que d'autres qui remportaient tous les prix ne sont arrivés à rien, observa amèrement Noulet.

— Pour tuer et pour saigner, je ne crains personne, reprit Sarrart.

— Tous mes compliments, dit l'officier ministériel.

— Et toi, qu'est-ce que tu fais ? demanda le boucher à Roitel.

— Je suis notaire à Bazoches.

— Tu n'as pas encore levé le pied ?

— Pour qui me prends-tu ?

— Ne te fâche pas, cela viendra.

— J'espère bien que non.

— Il ne faut jamais dire fontaine...

Et toi, le grand maigre, dit le boucher en s'adressant à Noulet, qu'est-ce que tu fais ?

— Je suis professeur d'anglais, à ton service.

— Je te remercie, je n'aime pas les Anglais.

Le président se leva.

— Chers camarades, dit-il je bois à l'Aigle de Meaux.

— Tiens, dit le boucher, c'est le tour des animaux à présent.

— Tu ne te rappelles pas l'Aigle de Meaux ? demanda le notaire.

— Je ne me souviens pas de cet oiseau-là.

— Tu as joliment volé l'argent de tes parents au lycée.

— Cela ne m'empêche pas d'en gagner aujourd'hui : je tue deux bœufs par semaine, six moutons, trois veaux, deux cochons ; fais-en autant.

— Tu as des enfants ? demanda le professeur.

— Deux, un garçon et une fille ; le garçon a seize ans.

— Si tu veux, je lui donnerai des leçons d'anglais.

— Pourquoi faire ?

— Il est bon de connaître une langue vivante.

— Il n'a pas besoin de cela ; il apprend à

E. BOSCH & C^{ie}

Costumiers du Grand-Théâtre

et des Célestins

FOURNISSEURS DE LA VILLE

1, rue du Théâtre, 1

DERRIÈRE LE GRAND-THÉÂTRE.

LYON

MATÉRIEL POUR CAVALCADES

et Théâtres de Sociétés

Location d'Habits Noirs

PROMPTE GUÉRISON

Même de Maladies graves !

BILZ

La Médication naturelle

OUVRAGE INDISPENSABLE
aux Malades et aux Personnes
en bonne santé

2,000 PAGES DE TEXTE, 720 GRAVURES

HAUTES DISTINCTIONS

800,000 EXEMPLAIRES VENDUS


2 Volumes

Prix : 25 francs

payable au comptant ou par acomptes de 5 fr. par mois

F. E. BILZ

17, rue d'Hauteville, Paris



BERLITZ SCHOOL

OF LANGUAGES

13 RUE DE LA RÉPUBLIQUE. ENSEIGNEMENT Pratique et rapide des

LANGUES VIVANTES.

Anglais : Allemand : Russe.
Espagnol : Italien.

Succursales dans les grandes villes d'EUROPE et d'AMÉRIQUE.

PROFESSEURS NATIONAUX.

MÉTHODE NATURELLE. pas de traduction.
Il n'est jamais parlé français. L'élève est comme en pays étranger et pense dans la langue.

CÉRÉALINE GIRAUD

Nouvel Aliment, le meilleur de tous
Pour les enfants et les estomacs délicats

GROS ET DÉTAIL

LYON- 22, rue Victor-Hugo, 22 - LYON

PIANOS

Ch. MORETTON & C^{IE}

LYON, 9, place des Jacobins, 9, LYON
(ENTRESOUS)

Harpes Chromatiques

SANS PÉDALES

LEÇONS -- VENTE -- LOCATION

Eviter les contrefaçons

CHOCOLAT MENIER

Exiger le véritable nom

ABONNEMENT SANS FRAIS

A tous les Journaux DU MONDE

AGENCE FOURNIER

Rue Confort, 14, LYON

ASTHME ET CATARRHE

Guéris par les CIGARETTES **ESPIC**
ou la **POUDRE**
Oppressions, Toux, Rhumes, Névralgies.
Le FUMIGATEUR PECTORAL ESPIC est le
plus efficace de tous les remèdes pour
combattre les Maladies des Voies respiratoires.
Il est admis dans les Hôpitaux Français et Etrangers.
Toutes Pharmacies, 2^e la Boîte. Vente en gros : 20, rue St-Lazare, Paris.
EXIGER LA SIGNATURE CI-CONTRE SUR CHAQUE CIGARETTE

ANÉMIE  **EN 20 JOURS ELIXIR S. VINCENT DE PAUL**
GUÉRISON RADICALE par l'Élixir de S. Vincent de Paul.
Recommandé par les SEIGNEURS CHARITÉ, 105, Rue Saint-Dominique, Paris.
GUTHRIE, Pharm. T. Passage Saulnier, Paris et 1^{er} Ph^o. — Broch. franco.

tuer. Il sera boucher et il gagnera plus d'argent que toi à montrer ta langue.

Le dîner était terminé ; les convives passèrent au salon pour prendre le café.

Le boucher ne quittait pas le notaire qui aurait bien voulu se débarrasser de lui ; il était ivre.

Le professeur se plaignit de la malchance du sort ; il n'avait pas d'élèves et se trouvait dans une situation difficile.

Il pria le boucher de lui prêter de l'argent.

Celui-ci refusa net.

Noulet lui reprocha sa ladrerie et le traita de mauvais camarade.

Le boucher riposta par des injures.

La querelle s'envenima, les deux adversaires se menacèrent.

Le notaire s'interposa et voulut les séparer ; il reçut en pleine figure un formidable coup de poing que le boucher destinait au professeur.

Il rentra à Bazoche avec un œil poché ; sa femme, scandalisée, l'accabla de reproches ; elle ne voulut jamais croire la vérité.

Elle lui rappelle sans cesse cette aventure.

Dès que le notaire ouvre la bouche :

— Taisez-vous, monsieur, lui dit-elle, vous n'avez pas le droit de parler ; souvenez-vous de votre orgie du huit février !

Eugène FOURRIER.

L'Esprit des Autres

Une perle de réclame cueillie dans un journal allemand :

« Mon tapioca défie toute concurrence ; toute personne qui pourra prouver qu'il est nuisible à la santé, en recevra gratuitement trois boîtes. »



Conférence populaire sur l'hygiène.

— Les microbes ! mais il en existe partout, s'écrie l'orateur : dans les vêtements que vous portez, dans l'air que vous respirez, dans l'eau que vous buvez...

Un auditeur, à la trogne écarlate et à la voix avinée, se dresse indigné :

— Hé ! là-bas... parlez pour vous !

BIBLIOGRAPHIE

LE MONDE ILLUSTRÉ

13, quai Voltaire, Paris

Sommaire du 11 août 1900.

Chronique : Courrier de Paris, par Pierre Véron. — Variétés : Régicide, par G. Lenoître ; Théâtres, par H. Lemaire ; Musique

par A. Boisard ; Exposition de 1900 : Le Palais des forêts, chasse, pêche et cueillette, par A. Borie ; Le Triomphe de Saint-Cyr en 1900, par Léo Claretie.

Explications des gravures, Echecs, Rébus, Récréations, Revue comique, Les Livres par Pierre Duc ; Le Sport, par A. Wimille ; Les courses, par Archiduc, etc.

Nouvelle illustrée : Le Président, par Ambroise Herdey ; illustrations de Parys.

LA REVUE PHOCÉENNE

littéraire et artistique.

Directeur : Alex. S. Patrickios

Direction et Rédaction, 32, rue Sainte-Marseille

Paraît une fois par mois, le numéro, o, 35 cm.

L'AMIE DE LA JEUNE FILLE

Revue Mensuelle paraissant le 15 de chaque mois, direction de Mme Jeanne France et publiée au profit d'un orphelinat.

Direction : 139, avenue de Versailles, Paris.

Imprimerie et administration : Aulnay-lès-Bondy (Seine-et-Oise).

Spectacles et Concerts

CONCERTS BELLECOUR

Tous les soirs, à 8 heures 1/2, grand concert ; les mardis, vendredis et dimanches, grande fête artistique. Orchestre du Grand-Théâtre, sous la direction de M. Ch. Fargues.

CONCERT DE L'HORLOGE

143-145, cours Lafayette.

Tous les soirs, à 8 heures, spectacle varié. Dimanches et fêtes, à 2 heures, grandes matinées.

BULLETIN FINANCIER

Malgré le peu d'affaires traitées dans la Bourse d'aujourd'hui, la tenue des cours n'en demeure pas moins ferme, notamment sur nos rentes et les valeurs françaises les plus recherchées par le comptant.

Le 3 % clôture à 100.22 le 3 1/2 % à 101.97 et l'Amortissable à 99.35.

Nos Sociétés de Crédit ont des allures satisfaisantes, le Comptoir National d'Escompte, à 591, le Crédit Foncier est à 657 et 660, le Crédit Lyonnais, s'échange à 1.060 et la Société Générale à 608.

Les Chemins français sont sans changement aucun, le Lyon 1,820, le Midi 1,297 et le Nord 2,315, l'Orléans n'a inscrit aucun cours à terme, le Suez se maintient à 3,470.

Les fonds étrangers sont moins bien tenus, l'Extérieure est à 71.80, l'Italien à 91.90, le Portugais à 22.75, le Turc D. recule à 23.07, et la Banque Ottomane à 533.

Les fonds russes n'ont donné lieu à aucune négociation à terme.

Le Propriétaire-Gérant ; V. FOURNIER.

Imp. P. LEGENDRE & C^e, Anc. Maison A. Waltener. — Lyon.

DEMANDEZ DANS TOUTES LES GARES ET LES KIOSQUES

LE WAGON

Indicateur des Chemins de Fer contenant toutes les modifications survenues à l'horaire des chemins de fer P.-L.-M. pour le Service d'Été. — Prix : 30 cent. Franco, 40 cent.

Vente en gros A L'AGENCE FOURNIER, 14, rue Confort, LYON et dans ses Succursales.

FORTES REMISES AUX MARCHANDS